

24 images

24 iMAGES

La Cendrillon des dictatures *Evita* d'Alan Parker

Réal La Rochelle

Number 86, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

La Rochelle, R. (1997). Review of [La Cendrillon des dictatures / *Evita* d'Alan Parker]. *24 images*, (86), 54–54.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA CENDRILLON DES DICTATURES

PAR RÉAL LA ROCHELLE

Effet de mode éphémère ou lame de fond d'une permanence de la musicalité filmique? Toujours est-il qu'au tournant de la nouvelle année, surgit un nouvel arrivage de films musicaux. Ouvrage lyrique contempo-

Evita utilise un élément brechtien (peu fréquent dans les *musicals*) pour cimenter les divers tableaux de la vie d'Eva Peron: le rôle de Che sert de narrateur-commentateur, tissant et éclairant les diverses péripéties, aidant

Alan Parker (déjà si adroitement sensible dans les films musicaux *Pink Floyd The Wall* et *The Commitments*) signe pour cette *Evita* une mise en scène de la musique à la fois fluide et nerveuse. Les principaux rôles sont bien dessinés dans leurs formes de prototypes: Madonna (*Evita*), Antonio Banderas (*Che Guevara*), Jonathan Pryce (*Juan Peron*). Par contre, les scénaristes Parker et Oliver Stone semblent avoir eu tort de demander une nouvelle chanson d'amour pour la dernière partie. Non seu-

lement cette idée allonge et alourdit trop romantiquement le film, mais du même coup elle enlève à l'original le côté abruptement tragique de la mort d'Eva Peron, fatalisme ponctué de cloches graves en decrescendo. De plus, l'élément dramatique de la distanciation — le rôle de Che — ne fonctionne pas de manière éclairante dans le film. Mécanique scénique qui agit adroitement au théâtre, son utilité au cinéma est plus ambiguë. Le personnage, tel que filmé par Parker, a trop souvent l'air d'un complice de l'opportunisme d'*Evita* qu'une voix permettant de s'en démarquer. Or c'est l'ensemble de la mise en scène filmique qui aurait dû assurer le regard critique.

De tous les opéras d'Andrew Lloyd Webber, seul *Jesus Christ Superstar* avait bénéficié d'une adaptation filmique en 1973. *Evita* inscrit maintenant de

manière généralement convaincante, dans le rare filmopéra contemporain, un ouvrage lyrique singulier et fascinant. *Success-story* sans issue, destin médiatisé qui eut son instant de fulgurance dans la partie hiden de l'histoire de l'Argentine, la vie d'Eva Duarte ne se prolonge plus dorénavant que par la musique, comme les harmoniques d'un cauchemar politique. ■



Evita (Madonna) et Juan Peron (Jonathan Pryce).

rain (de Tim Rice et d'Andrew Lloyd Webber), *Evita* est-il un épiphénomène au cinéma, comme il l'était peut-être il y a vingt ans lors de sa création phonographique (en 1976, avant son adaptation pour la scène en 1978)? Il y a de quoi être perplexe, sinon médusé. Le *musical* filmique américain est un «genre» éteint depuis presque trente ans.

Astéroïde isolé, *Evita* surprend à la fois par sa présence inattendue dans l'industrie du cinéma et par son *texte* inusité (livret et musique). Le sujet et la forme musicale d'*Evita* avaient de quoi rebuter. Contrairement au *musical* fondé sur l'alternance des dialogues et du «chanté-dansé», *Evita* est un opéra sans séquences parlées. Son propos singulier vient du fait que le livret puise dans la politique contemporaine, choix rarissime dans l'art lyrique moderne. De plus,

du même coup le spectateur à se distancier des méandres émotifs du parcours de cette Cendrillon des dictatures latino-américaines.

Ce parcours mélodramatique cimente la trame opératique d'*Evita*. Enfant délaissée, Eva Duarte quitte la province étouffante et pauvre pour l'urbanité de Buenos Aires, ouverte à tous les carriérismes. Utilisant les ressources du show-business (call-girl de tangos, mannequin, actrice de radio et de cinéma), Eva se hisse jusqu'aux hautes sphères du pouvoir politique, qu'elle agit d'un surprenant talent de tribun et de démagogue. Destin bref et foudroyant: elle meurt jeune (en 1952, à 33 ans), avant la dégringolade politique, et se trouve transfigurée en «madonna» mythique, en Santa Evita. La dynamique mélo l'emporte ici sur la so-disant véracité de l'histoire.

EVITA

États-Unis 1996. Ré.: Alan Parker. Scé.: Parker et Oliver Stone. Ph.: Darius Khondji. Mont.: Gerry Hambling. Chorég.: Vincent Paterson. Mus.: Andrew Lloyd Webber. Int.: Madonna, Antonio Banderas, Jonathan Pryce, Jimmy Nail. 134 minutes. Couleur. Dist.: Hollywood Pictures.